

David STEEL éd., *Lettres d'Emile Souvestre à Édouard Turquéty (1826-1852)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2012, 183 p.

Depuis les travaux de fond à ce jour encore assez récents de Bärbel Plötner-Lelay, dans le sillage desquels s'inscrit cette édition nourrie par une solide érudition, l'œuvre et la personnalité du dramaturge, romancier et journaliste Emile Souvestre (1806-1854), naguère glorieuses en France, en Angleterre et en Allemagne, paraissent retomber dans les oubliettes surabondamment peuplées de l'histoire littéraire. Pour obtenir d'être durablement ré-enregistré sur la liste des auteurs non négligeables du premier XIX<sup>e</sup> siècle, il ne suffisait donc pas à cet ancêtre du créateur de Fantômas, Pierre Souvestre, d'avoir puissamment contribué à redonner une dignité culturelle à la Basse-Bretagne, ni d'avoir été un auteur populaire en dépit du préjugé selon lequel de hautes doses de moralisme et d'utopisme social seraient des ingrédients incompatibles avec le plaisir littéraire.

Précédée d'une étude substantielle mais concise sur l'« amitié littéraire » qui en est l'origine, la publication intégrale de cette source conservée à la bibliothèque municipale de Rennes constitue donc un rappel opportun. Elle donne à lire une cinquantaine de lettres de Souvestre lui-même pour cinq, seulement, de Turquéty (1807-1867). Cette asymétrie explicable par les aléas de la conservation est à l'image de profils idéologiques, de tempéraments et de carrières dont D. Steel montre bien les traits distinctifs : le premier, d'extraction modeste, démocrate, enclin au protestantisme, mourra prématurément d'un excès d'activité, alors que le second, de famille aisée, respectueux des traditions, catholique obsessionnel, s'étiolera dans l'inaction et succombera à une addiction précoce à la morphine.

Mais ce qui a lié les deux hommes dans les années décisives de leur jeunesse, entre 1826 et 1834-1835, n'est pas seulement leur identité bretonne et leur rencontre sur les bancs de la Faculté de Droit de Rennes. Tous deux ont en commun une ambition et une sensibilité typiquement romantiques : sentiment de solitude, quête de l'âme sœur, goût des ruines, philhellénisme, état permanent de dolence physique et morale complaisamment entretenu, désir de réussite focalisé sur le genre de la poésie élégiaque, tentatives pour se faire connaître dans et par les rares feuilles locales existantes. Le parcours, pour Turquéty, inclut la visite à Chateaubriand, la fréquentation du cénacle tantôt chez Nodier en son salon de l'Arsenal, tantôt chez Hugo... Il est difficile de ne pas penser à *Illusions perdues* et, de fait, le mot d'« illusions » est récurrent dans un échange daté de juillet 1831 (p. 105-106). La puissance de travail de Souvestre, le regard d'artiste, l'espèce de huppelande, la chevelure de jais et la

corpulence qu'on lui voit dans son portrait de maturité le plus connu renvoient d'ailleurs tout aussi irrésistiblement à Balzac.

Reste que la nouveauté majeure due à l'érudition de D. Steel tient plutôt à l'éclairage de Souvestre par Turquéty, et inversement. Au jour de ces écrits intimes, l'un et l'autre auteur se découvrent quelque peu différents des représentations d'eux-mêmes que projettent leurs textes publics. Tout catholique qu'il se déclare, le poète d'*Amour et foi* (1833), de *Poésie catholique* (1836) ou des *Hymnes sacrées* (1839) dont quelques pièces furent mises en musique par Berlioz, livre en effet à cœur ouvert une délicatesse et une fragilité sans remède spirituel. De même les lettres de Souvestre, loin d'être exaltées par une foi saint-simonienne puis une foi républicaine pourtant bien attestées, invoquent fréquemment le Dieu traditionnel révéré par son ami et noient les bonnes nouvelles relatives à la carrière dans la confidence des chagrins privés. Ceux-ci, certes, ont de fortes raisons objectives dans la disparition d'êtres chers, mais ils sont vécus sur un tel fond de pessimisme général que les seules notes de bonne humeur et d'espoir sont à chercher dans les interventions de la vaillante Nanine, la seconde femme de l'écrivain, elle-même écrivaine à ses heures.

Cet « ange d'amour et de consolation » (selon les propres termes de Souvestre, p. 111) n'est pas sans ressemblance avec la divine figure de « La Vierge du Prieuré » qui illumine l'un des meilleurs poèmes de Turquéty, opportunément reproduit dans les annexes avec quelques autres. Aussi bien, plus généralement, la correspondance des deux hommes rapprochée de leurs poèmes — car de belles strophes de Souvestre, fort peu connues, sont également jointes — mériterait-elle d'attirer sur eux l'attention des études de genre (sans l'oublier, elle !) tout autant que l'attention des spécialistes de la poésie du début du siècle. Ces derniers apprécieront tout particulièrement la reconstitution par D. Steel de la sociabilité et du climat spécifiques de la pléiade bretonne informelle qu'ils formèrent en compagnie, notamment, d'Evariste Boulay-Paty et d'Élisa Mercœur, au sein d'un petit périodique lui aussi bien oublié, mais désormais consultable en ligne, *Le Lycée armoricain*.

Philippe Régner